



Direction des publications : Stéphanie Baronchelli, Jérôme Bernez-Binder
Suivi éditorial et maquette : Caroline Merceron
Correction : Maud Placines Charier

Conception graphique : Tiphaine Rautureau
Illustration de couverture : Celi'arts
Typographie du titre : Mongek – Alit Design

WWW.GULFSTREAM.FR

© Gulf stream éditeur, Nantes, 2023
ISSN : 2648-1928 – ISBN : 978-2-38349-197-2

Loi 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

Gulf stream éditeur

Sandy
Bizzozero



Les Larmes
des Nymphes

ÉC/ΘΣ

À Chris, pour avoir rêvé avec moi.

RÉMINISCENCE

Je n'ai pas toujours été seule. Je me souviens encore de ces nuits où nous dansions dans les rivières, où nous créions de nouvelles fleurs, de nouveaux plumages pour nos oiseaux, juste parce que nous le pouvions. Tout n'était que chants et rires. Je ne connaissais alors pas le goût de la solitude, ni celui, plus amer encore, de l'ennui. J'aimais exister, j'aimais la nature autant qu'elle m'aimait.

De ces bribes du passé, de ce faible écho qu'il me reste de leurs voix, je ne tire nul réconfort. Seuls demeurent une sensation insupportable de manque, un froid qui me tue lentement.

Pourquoi les miens sont-ils tous partis ? Sans eux, ma maison est devenue une prison dont je ne peux m'échapper. Je dois veiller sur elle.

Mais qui veillera sur moi ?

Qui me sauvera de l'ennui ?

Toi, peut-être ?

Les Larmes des Nymphes

*Personne ne pénètre si profondément dans ces bois,
d'ordinaire. Tes aînés ne t'ont donc pas mise en garde ?*

Je devrais te chasser.

Mais je me sens si seule. Et je m'ennuie tant.

*Tu en as ramené d'autres ? Des petits êtres aussi curieux
et courageux que toi.*

Et si je vous laissais approcher ?

*Pour la première fois depuis longtemps, j'ai un peu
moins froid.*

CHAPITRE 1

Si on se trouvait dans une bande dessinée, un vieil homme mystérieux viendrait s'asseoir à côté de moi pour me demander d'une voix chaleureuse : « Qu'est-ce qu'une jeune fille comme toi vient donc faire dans ce trou perdu ? » Bonne question, j'attendais justement que quelqu'un me la pose ! J'aime qu'on s'intéresse à mon grand projet. Mais je ne répondrais qu'évasivement. J'aime le mystère, aussi.

Cela dit, pour que ça arrive, il faudrait déjà qu'il y ait quelqu'un d'autre que moi dans ce bus de campagne que l'univers semble avoir déserté. Si je le voulais, je pourrais retirer mes écouteurs sans redouter les pleurs d'un enfant ou les rires bruyants d'un groupe d'adolescents. Mais il y a quelque chose de magique à découvrir ces paysages montagneux sur les notes délicates d'un piano. Et quand la musique s'envole, c'est mon cœur qui s'élève avec elle, tandis que mes yeux scrutent le moindre château qui se dresse au sommet d'un mont, le moindre village niché dans une vallée, le moindre lac qui réfléchit la lumière

Les Larmes des Nymphes

étrange de cette fin d'après-midi où la pluie s'apprête à tomber. Mes ciels préférés, ce sont ceux-là. Les nuages menaçants sont percés de rais de lumière dorés, et il me semble, tandis que la musique s'emballe, que c'est la fin du monde.

Alors qu'en réalité, je me trouve au début. J'ignore seulement de quoi.

Les premières gouttes frappent la vitre. Je suis du regard les sillons brillants qu'elles tracent sur la surface du verre. Puis la pluie se transforme en orage, et l'apocalypse s'abat sur la campagne savoyarde.

Si le monde devait être détruit, là, maintenant, est-ce que je serais satisfaite de la vie que j'ai menée ?

J'ai envie de peindre. J'ai toujours été inspirée par la nature, peu importe le temps. Mais soyons honnête : je suis mauvaise en paysages. Et peindre la pluie, c'est un véritable enfer.

Je pose le front contre la vitre, et le froid mordant du dehors glace bientôt ma peau. Je devrais être agacée à l'idée de sortir sous ce temps, de commencer mon aventure trempée. Mais mes émotions n'ont jamais vraiment eu de sens. Je me sens curieusement sereine, alors que je me suis lancée dans ce que tout le monde m'a dit être une folie. « À ton âge, tu devrais étudier ou faire une formation, Cléa. À ton âge, tu devrais aimer vivre en ville, pas la fuir ». Et au fond, j'aimais Paris. Je devrais avoir l'impression que ça va me manquer.

Mais je me trouve là, dans ce bus pour le bout du monde, avec dans le cœur nulle appréhension, nul regret.

Et c'est, en soi, plus étrange encore que ne pas s'inquiéter de finir trempée.

CHAPITRE 1

— Ombelle !

Mon cœur bondit. J'ai tout juste le temps de récupérer mes bagages et de sauter du bus avant qu'il ne démarre en vrombissant, éclaboussant mon jean d'eau brunâtre au passage. Comme pour m'accueillir, la pluie s'affaiblit déjà. Je me retrouve seule.

Seule, devant Ombelle.

Derrière moi, la route sinueuse par laquelle je suis arrivée après des heures de train et de bus. Face à moi, de l'autre côté de la petite rivière qui s'écoule avec sérénité, un village de maisons en pierre aux toits de tuiles colorées, aux fenêtres décorées de fleurs aux teintes vives, aux vieilles portes en bois. La lumière de fin d'orage baigne les lieux d'une lueur magique.

Plus haut dans la montagne, d'autres demeures et, plus haut encore, je peux deviner une petite bâtisse qui borde la forêt d'Ombelle. Ça fait une sacrée trotte, mais je vais devoir me la coltiner : c'est là que je vais loger.

Il n'y a pas d'Airbnb à Ombelle. Encore moins d'hôtel. Pas même une auberge. Mais quand j'ai appelé la mairie pour la cinquième fois, ils m'ont parlé d'une vieille dame qui peinait à faire le chemin jusqu'au village et avait besoin d'aide pour ses courses. Je n'en croyais pas ma chance. J'en constate désormais le prix.

J'aurai des cuisses en acier en quelques semaines.

J'entame la montée sans prendre même le temps de visiter le village. Je ne suis pas venue pour ça. Ce que je cherche se trouve à l'écart des jolies maisons en pierre, loin des gens. Et cette demeure perchée là-haut me semble idéale.

Le sol pavé cède rapidement la place à un chemin creusé dans l'herbe par les roues des voitures. Mes baskets

Les Larmes des Nymphes

autrefois blanches barbotent gaiement dans la terre gorgée de pluie, ma valise crasseuse trace des sillons derrière elle. Animées par le vent glacé, des mèches de mes cheveux bruns fouettent mon visage. Les dernières gouttes de pluie chatouillent mon nez. Lentement, le froid perfide s'insinue sous mon écharpe, m'arrachant un frisson. Et la maison est très très loin.

Mais la lumière est splendide. L'heure dorée fait étinceler le monde. Et l'odeur d'herbe et de terre mouillées me transporte. C'est comme si une force mystique s'était emparée de moi. Je suis heureuse d'être là. Vraiment.

Le vrombissement d'un moteur m'extirpe de ma torpeur hébétée. Une grosse voiture cabossée grimpe lentement jusqu'à moi, projetant des gerbes de boue autour d'elle. Je m'écarte, peu désireuse de me métamorphoser définitivement en petit tas de gadoue sur pattes, mais le véhicule ralentit devant moi. La vitre côté conducteur s'abaisse, et le visage rond d'une quarantenaire aux cheveux châtain noués en tresse apparaît, son regard d'un vert acide me dévisageant avec un mélange de pitié et de curiosité.

— Mais qu'est-ce que tu fiches ici ? Personne n'est venu te chercher avec ce temps ?

Avant que j'aie pu répondre, une voix d'une étonnante douceur intervient :

— Maman, dis-lui d'entrer. Tu pourras lui poser tes questions quand elle sera au chaud.

La femme opine d'un air sérieux.

— Allez, mets-moi tes affaires dans le coffre et rentre tes fesses.

Je m'exécute, l'abreuvant de remerciements ravis. Une fois à l'intérieur, je comprends pourquoi elle n'a pas

CHAPITRE 1

hésité à prendre dans sa voiture une jeune femme aussi crasseuse : de la terre sèche, des feuilles et des pétales de fleurs froissés maculent les sièges.

Quand je relève les yeux, la fille assise à l'avant a tourné son profil vers moi, la bouche entrouverte comme pour me saluer. J'ai à peine le temps de l'entrapercevoir : son sourire s'évanouit et elle se retourne brusquement, se dérobant à ma vue. Décontenancée par ce revirement d'attitude, j'entends à peine sa mère me demander en démarrant :

— Tu rends visite à de la famille ?

— Non, je vais loger tout là-haut, chez madame...

— Chez Blanche ? Blanche Blanchet ?

Un sourire étire mes lèvres. La conductrice m'imité après m'avoir jeté un coup d'œil dans le rétroviseur.

— On ne choisit pas le nom de famille de son époux, que veux-tu ! Et donc, pourquoi Blanche ? Elle n'a pas de petits-enfants il me semble, et personne n'est venu la voir depuis longtemps.

Soit ma chauffeuse est amie avec Blanche Blanchet, soit elle a parfaitement embrassé le cliché du petit village où tout le monde se tient au courant des affaires des autres. Je penche pour la deuxième option.

— J'avais besoin d'un logement à Ombelle, et elle, de quelqu'un pour faire ses courses.

— Un logement, à Ombelle ? répète la femme avec un rire stupéfait. Tu entends ça, Alice ? Il y a des petits jeunes qui viennent vivre dans notre village maintenant !

La dénommée Alice ne répond pas. De là où je suis assise, derrière sa mère, je ne perçois que les jambes longilignes moulées dans un collant pourpre qui

Les Larmes des Nymphes

s'échappent d'une veste de pluie noire. La capuche abaissée sur son visage tourné vers l'extérieur, elle demeure immobile.

— Alice, je te parle.

— C'est vrai que c'est étonnant, admet-elle d'une voix aussi légère qu'un souffle.

Mon estomac s'agite tandis que les roues patinent dans la boue. La mère d'Alice rouspète, libérant sa fille de son attention – mais pas de la mienne. J'espère, sans trop savoir pourquoi, qu'elle va daigner tourner son visage vers moi. Mais c'est comme si elle faisait exprès de s'extraire à ma vue. Elle m'évoque une guerrière mystérieuse dissimulant sous sa capuche une immense cicatrice qui s'étirerait sur son visage.

Sa mère reporte son attention sur moi. Et là, à son regard dans le rétroviseur, je le sens, je le devine, je vais avoir droit à ma question digne d'un début de bande dessinée !

— Mais alors, pourquoi Ombelle ? C'est pas la campagne touristique ici, hein ! Si tu voulais visiter l'un des plus beaux villages de France, tu t'es trompée d'adresse.

Pas terrible, mais je peux rebondir dessus :

— Je suis une artiste. Je suis venue chercher l'inspiration.

Je lui offre mon sourire le plus radieux, espérant qu'elle saisisse à mon aura lumineuse que la flamme de l'art brûle en moi. Mais elle se contente de hausser les sourcils, l'air tout sauf éblouie.

— T'es venue jusqu'à Ombelle pour trouver l'inspiration ?

CHAPITRE 1

Elle lance un regard à sa fille, toujours aussi immobile et silencieuse qu'une statue.

— Il y a bien l'Atelier ici, c'est petit mais plutôt chouette, ma fille pourrait te le confirmer si elle n'avait pas perdu sa langue. Enfin, elle te dirait aussi qu'on en fait vite le tour ! Et le village, j'en parle même pas... Ah, regarde, on arrive.

Je me penche en avant pour découvrir ma future demeure un peu biscornue, avec ses murs en pierres de teintes et de formes disparates, ses fenêtres fleuries aux volets peints en mauve. Elle a l'air plutôt bien entretenue et confortable malgré son ancienneté évidente, mais ce n'est pas ce qui me fait sourire béatement : derrière elle, une infinité d'arbres noirs se découpent dans la nuit tombante.

— Je suis là pour la nature, en fait. Pour la forêt.

Un léger hoquet, presque une inspiration, s'échappe d'Alice juste avant que la voiture ne pile sec, projetant mon visage en avant. Dans un grognement de douleur, je lève un regard ébahi sur ma conductrice : elle s'est tournée vers moi, la mine soudain sévère.

— Tu peux peindre les arbres depuis chez Blanche, si ça te fait plaisir. Tu auras une bonne vue dessus. Mais suis mon conseil : ne t'approche pas de la forêt.

Je secoue la tête, éberluée.

— Et... pourquoi ?

— N'y va pas, c'est tout.

— Je suis venue pour être au plus près de la nature. Je ne vais pas passer mes journées enfermée chez Blanche Blanchet !

Je comprends mon erreur trop tard. Ma conductrice s'empourpre :

Les Larmes des Nymphes

— Si tu voulais profiter de la nature, il fallait aller à Center Parc ! Des arbres, il y en a partout en France. Maintenant, tu es là, alors écoute-moi : *ne va pas dans la forêt*. Personne n’y va, c’est comme ça, c’est la règle ici. On... on laisse respirer la nature. On la respecte.

Je reste pétrifiée, médusée par son emportement. Sa fille ne réagit plus, retournée à l’état de statue. Refusant de me laisser abattre, je hoche la tête et balbutie des excuses, promettant que je suivrai son conseil.

Mais je n’en pense bien sûr pas un mot.

Je ne compte pas tout ratisser sur mon passage et balancer des cailloux sur les animaux, si c’est ce qu’elle craint ! Je peux très bien respecter la nature et m’y promener. Je suis venue là pour ça. Elle marmonne quelque chose en retour que je ne saisis pas. Peu importe : j’ai décidé que je ne l’aimais pas beaucoup. Mais elle m’a bien aidée, alors je reste polie et me dépêche de sortir et de récupérer mes affaires pour ne pas l’agacer davantage. Elle fait démarrer l’automobile en m’adressant un bref signe de tête.

C’est là qu’une chance de mieux voir le visage de la mystérieuse Alice se présente enfin : quand la voiture fait marche arrière et pivote, dévoilant la fenêtre côté passager contre laquelle elle appuie son front. Elle recule vivement lorsqu’elle me voit, mais ne se détourne pas cette fois. L’espace de deux secondes, nos regards restent accrochés l’un à l’autre, puis la voiture fait demi-tour et Alice disparaît.

Il n’y avait pas de cicatrice de guerrière sous la capuche d’Alice. Ce qu’il y avait, en revanche, m’a semblé bien plus étrange : un teint livide, une bouche serrée à en faire pâlir ses lèvres, et un regard terrifié.

CHAPITRE 1

Je commence à me poser des questions sur la population ombelloise quand je m'aperçois que ma peau est parcourue de petits picotements. La sensation n'a rien d'agréable. C'est même presque douloureux, comme si le froid de mars s'insinuait en moi pour me geler peu à peu de l'intérieur.

— On me force à me coltiner une petite Parisienne, et on me refourgue en fait une souillon ? Tu devais m'aider, pas me rajouter du ménage. Sèche-toi avant d'entrer !

J'ai à peine le temps de me retourner pour répondre que je reçois une serviette en plein visage. Quand je la retire, Blanche Blanchet est rentrée chez elle dans un claquement de porte.

On peut dire que ça démarre bien.

CHAPITRE 2

Assise sur un vieux banc en bois devant l'immense table qui encombre la petite cuisine de Blanche Blanchet, je toise le repas qu'elle me sert avec une certaine circonspection. La bouillie exhale un fumet alléchant, mais jamais de ma vie je n'ai vu de plat à l'aspect si laid.

Ma logeuse, qui remarque mon hésitation, grommelle assez fort pour que je l'entende :

— Et ça fait la fine bouche !

— Qu'est-ce que c'est ?

Je prends conscience de ma grossièreté trop tard, comme toujours.

— Les restes de la dernière citadine que j'ai hébergée, rétorque mon hôtesse avec un reniflement.

Puis, comme amusée par ses propres paroles, elle esquisse un sourire aussi soudain qu'inattendu, et tout son visage en semble rajeuni.

Blanche Blanchet a décidé qu'il y avait bien assez de blanc dans son patronyme pour pouvoir s'en passer dans la vie. La peau hâlée par le soleil et les cheveux argentés,

Les Larmes des Nymphes

elle porte la tenue la plus bariolée qu'il m'ait été donné de voir, où le bleu azuré et le rouge sang s'affrontent sur un terrain vert pomme. Un châle violet brodé de fleurs fuchsia recouvre le tout. Cet assemblage de couleurs audacieux fascine et terrifie à la fois mon artiste intérieure. Plus petite que moi, ce qui relève en soi de l'exploit vu la hauteur toute relative dont m'a pourvue la nature, elle arbore fièrement ses rondeurs, sans doute dues à la montagne de sucreries et de gâteaux alléchants dont débordent ses placards. Toutes les cinq minutes, entre deux regards critiques à mon adresse, elle en ouvre un pour grappiller un cookie fait maison ou une part de cake bien doré, marmonnant de temps à autre que son médecin peut bien aller se faire voir de toute façon, et que la vie est trop courte pour se priver de sucre.

— Je suis désolée, je suis sûre que c'est très bon, dis-je en plongeant ma cuillère dans la bouillie avec un sourire contrit.

— Pas vraiment. J'ai mis trop de sel. Et si j'avais su, j'en aurais rajouté davantage.

Elle reste stoïque un instant, avant de glousser. J'ignore si je dois la rejoindre dans son hilarité, mais elle ne m'en laisse de toute façon pas le temps. Redevenue sérieuse aussi vite qu'elle était rentrée dans sa maison après m'avoir balancé une serviette au visage, elle prend place en face de moi, grignotant le dernier morceau de son cake marbré.

— Cléa, c'est ça ?

Je hoche la tête, tout en consentant à avaler un peu de la mixture qu'elle m'a servie. Elle avait raison : c'est beaucoup trop salé. Mais malgré le soudain assèchement de ma cavité buccale, je devine le potentiel du plat.

CHAPITRE 2

Comme si elle lisait dans mes pensées, Blanche remplit le verre qu'elle a posé devant moi avec un pichet d'eau dans laquelle baigne un morceau de citron.

— Et donc, Cléa, pourquoi est-ce que tu es venue te perdre à Ombelle ?

Sous son scepticisme, je suspecte un véritable intérêt qui atténue mon malaise. Je lui expose brièvement mon projet, insufflant le plus de passion dans mes propos :

— Je suis une artiste. Je veux travailler sur une BD qui se passe dans la forêt, mais je n'y arrivais pas, à Paris. Alors j'ai pensé que pour dessiner la nature, les arbres, les animaux de la forêt... il fallait que je m'en rapproche le plus possible. Je suis venue pour me vouer entièrement à la création, sans aucune distraction !

Blanche me dévisage quelques secondes, un sourcil arqué.

— C'est une raison plutôt stupide, répond-elle alors que j'avale avidement une gorgée d'eau.

Je manque de m'étouffer devant la simplicité avec laquelle elle vient de me rembarrer.

— Enfin, pour ce que j'en ai à faire.

Et elle se relève lentement, mettant ainsi un terme prématuré à ce que j'espérais être une discussion posée, prémices d'une entente cordiale entre ma logeuse et moi. J'aurais dû me douter au vu de l'accueil auquel j'ai eu droit que ça n'allait pas être aussi simple.

— Tu veux perdre ton temps ici, et on veut me coller quelqu'un depuis une éternité. Tout concorde pour m'arracher à ma tranquillité.

Blanche pousse un profond soupir, le regard dans le vide, ses sourcils fins froncés à l'extrême sur ses petits yeux gris.

Les Larmes des Nymphes

— Il y aura des règles à respecter, déclare-t-elle.

— Évidemment.

— Chaque semaine, tu iras au marché pour moi. Tu devras faire quelques autres courses, mais rien qui ne risque de trop encombrer ton... emploi du temps *chargé*.

Je ne relève pas l'ironie qui perce dans sa voix claire.

— Tu participeras aux tâches ménagères, et chacune fait sa propre vaisselle. Je suis sérieuse : si je vois une seule assiette sale dans mon lavabo, je te fiche dehors.

Elle appuie sur ces mots en se penchant vers moi. J'affiche une mine contrite pour lui faire plaisir.

— Je préparerai les repas pour deux, mais nous ne mangerons pas ensemble. Je te laisserai le plat avec les restes au frais. Je m'endors assez tard, vers minuit, mais passé cette heure, pas un bruit... Ne fais pas cette tête, qu'est-ce que tu t'imaginais, que je me couchais à dix-huit heures ? Je me lève à sept heures pile. J'essaierai de ne pas te réveiller avant sept heures et demie, mais ensuite, il faudra te faire au bruit. Est-ce que tout est clair ?

Je hoche la tête, l'impression d'être redevenue une enfant.

— Et ma chambre ?

Blanche me désigne le salon qu'on voit depuis la cuisine.

— Première porte à gauche, au fond du couloir. J'ai tout préparé. Tu auras la vue sur la forêt.

Un sourire rayonnant fend mes lèvres sans que je puisse m'en empêcher. Je n'ai jamais vu par ma fenêtre que d'autres fenêtres, par lesquelles mes voisins fumaient leur clope en contemplant les défilés de voitures sous leurs yeux. Ma logeuse remarque ma joie et s'adoucit un peu.

CHAPITRE 2

— On t'a déjà parlé de l'Atelier ?

Le ton de Blanche est si différent qu'il me semble faire face à une autre femme. Sans me laisser le temps de répondre, elle poursuit :

— Descends au village demain, et cherche l'Atelier. Je suis sûre que ça te plaira.

J'ai envie de lui demander plus d'informations à ce sujet, d'en profiter pour lui parler de la mise en garde étrange qu'on m'a faite à propos de la forêt, mais Blanche s'en va soudain au salon, prétextant un besoin urgent de dormir. Un coup d'œil à mon téléphone portable m'indique pourtant qu'il est à peine huit heures du soir. Ma logeuse apparaît dans l'entrebâillement de la porte, une pile de livres dans les mains, une fine paire de lunettes à monture violet pastel sur son petit nez rose.

— Si tu as le moindre souci, la moindre question...

Elle garde la bouche ouverte, pose un regard sur le premier livre de sa pile, celui dont dépasse un joli marque-page en cuir.

— Attends demain.

Et je suis persuadée d'entendre, alors qu'elle s'éloigne :
« On va bientôt savoir qui est le meurtrier... »

Je reste immobile un instant, puis un petit rire s'échappe de mes lèvres.

Plus tard, quand j'ai fini d'avaler ce que je pouvais et de laver ma vaisselle, je retourne dans le salon et prête enfin attention à la demeure qui sera mon foyer pour les prochaines semaines.

La maison, sans étage, s'étale sur quelques pièces étriquées à la décoration vivante et colorée. L'entrée encombrée s'ouvre sur le salon, occupé presque

Les Larmes des Nymphes

uniquement par d'immenses bibliothèques remplies de centaines de livres de toutes les tailles, de toutes les couleurs. Sur chacun des meubles, un petit papier turquoise a été collé. Sinon, pas de télévision, uniquement une vieille radio à côté de laquelle trône une pile de CDs menaçant de s'effondrer à tout moment. Et des plantes, des plantes vertes partout – et en pleine forme ! De quoi rendre jaloux tous les hipsters de Paris. Une odeur gourmande embaume l'air. Sur l'étroite table qui borde le vieux canapé recouvert de plaids en laine aux couleurs criardes, un gâteau au chocolat repose sous une cloche de verre. Enrobé d'une croûte craquelée, le cœur coulant déborde légèrement là où une part a été prélevée. Mon regard s'y fixe, comme aimanté.

Il faut que j'en mange une part. Il. Le. Faut.

Mon attention est attirée par un bout de papier turquoise sur lequel est inscrit en rose pétant : *Tu peux*. Automatiquement, je me tourne vers les bibliothèques, déchiffre ce qui est inscrit sur les notes qui y sont collées : *Ça, tu peux pas. Ou alors demande avant*.

Je découvre un papier turquoise sur la pile de CDs – je peux, uniquement si j'ai d'aussi bons goûts musicaux qu'elle ; sur la fenêtre – je peux, mais pas la nuit quand la lumière est allumée, sauf si j'aime la compagnie des moustiques ; sur la cheminée dissimulée à moitié derrière une pile de vieux bouquins – je ne peux pas, sauf si je veux décéder étouffée...

De sa fine écriture un peu tremblante, Blanche a tagué tout son environnement pour m'en signaler les règles.

Je me sers une tranche de gâteau au chocolat que je dévore en quelques bouchées. Les papilles ravies, je guette

CHAPITRE 2

d'autres papiers. Ma quête me mène dans un couloir aux murs recouverts de bouquets de fleurs pendus tête en bas, puis à ma chambre. Elle est aussi exiguë que dans mon ancienne colocation à Paris, mais je l'aime tout de suite : le papier peint à fleurs bleues, l'étroit bureau en bois sombre aux courbes élégantes, la minuscule salle de bains privative qui sent bon la lavande, le gros coussin cousu à la main en forme de croissant de lune... Mon sourire s'élargit à mesure que je découvre chaque détail de ce nouveau décor de mon existence. Ma chambre. Mon royaume.

Là encore, il y a plein d'instructions. Je me lasse vite de les lire : mon regard se porte sur la fenêtre, juste au-dessus de mon petit lit. À genoux sur les draps fleuris un peu rêches, je l'ouvre dans un crissement. Frissonnant dans la fraîcheur nocturne, j'embrasse la nuit du regard.

D'abord, faiblement éclairé par la lumière de ma chambre, il y a le potager de Blanche, où pour l'instant pas grand-chose n'a l'air de pousser. J'imagine qu'il est trop tôt dans l'année. Ensuite, je discerne vaguement un chemin de terre menant à une prairie.

Et puis, se détachant du ciel étoilé, l'immense silhouette noire de la forêt. La nuit, ici, n'est pas comme à Paris. Il n'y a pas assez de lumière artificielle pour la percer, si bien qu'il m'est impossible d'en voir davantage. Mais je les devine, les centaines d'arbres qui se dressent devant moi dans l'obscurité infinie, comme jaillis brusquement de la terre. Je contemple leur ombre vertigineuse, une sensation brûlante dans l'estomac.

Pourquoi donc devrais-je ne pas y aller ? Demain, j'en parlerai avec Blanche. Je suis sûre qu'elle me rassurera à ce sujet.